

**HÉTÉROGÉNÉITÉS LINGUISTIQUES ET EXPÉRIENCES
DE FRANCOPHONIES EN ALGÉRIE : FAUT-IL (ENCORE) CONTINUER
DE « CROIRE » À L'ALTERNANCE CODIQUE ?
(POUR) UN POINT DE VUE PHÉNOMÉNOLOGIQUE-ÉTHIQUE***

Ali Becetti

École Normale Supérieure (Bouzaréah/Alger)
EA 4428 Dynadiv (Université François-Rabelais de Tours)

(...) Il n'est pas de langue adéquate pour « décrire »
les phénomènes mais seulement des tentatives
de les dire plus ou moins justes. (Richir, 2000 : 20)

Incipit : retour sur quelques souvenirs...

Longtemps je me suis posé la question de savoir comment les langues dans les situations quotidiennes en Algérie, entre autres, celles dont je suis témoin ou acteur, sont mélangées et donc comment faire pour découper le matériau plurilingue observable en segments séparés¹. Un tel questionnement m'a en effet hanté quand, jeune doctorant à Alger, issu d'une famille ténésienne où le français n'était pas pratiqué couramment mais jouissait d'un statut de privilégié face à l'arabe dialectal, langue ordinaire, je me suis retrouvé face à des phénomènes de pluralité linguistique, mêlant du français et d'autres (variétés) locales comme l'arabe dialectal, le berbère, etc., et dont il me fallait expliquer le fonctionnement, les stratégies d'usages par les jeunes sujets Algérois et la manière dont ceux-ci se les représentaient. Sans doute, le recours à des théories sociolinguistiques adéquates était-il un chemin nécessaire pour démêler l'écheveau plurilingue et c'était ce que j'avais entrepris de faire en allant chercher dans la littérature sociolinguistique des modélisations plus ou moins pertinentes pouvant m'offrir des scénarios de lecture plausible de la réalité sociolinguistique appréhendée. La théorie du « code switching » (désormais CS) en fut l'une des matrices interprétatives cardinales dont je me suis servi pour analyser « les paroles jeunes ». Celles-ci furent alors assujetties à plusieurs approches et modèles théoriques (Becetti, 2012) dont le dénominateur commun est qu'ils partent quasiment tous du principe que l'hétérogénéité constitutive des pratiques langagières

*Cet article a bénéficié de relectures diverses, entre autres celles de Didier de Robillard, qui ont permis d'en améliorer la lisibilité. Naturellement, j'assume seul la responsabilité de la version actuelle de ce texte.

¹ Ce type d'interrogations me hantait en effet depuis mes débuts en sociolinguistique et notamment lors de mon doctorat. Je ne saurais ici ne pas évoquer mes rencontres-dettes avec/envers deux personnes-référence, pour moi : la première, c'est Billiez, ma directrice de thèse, avec qui je partageais nombre de mes inquiétudes quant à la façon je devais traiter un corpus hétérogène et plurilingue ; la seconde, c'est Robillard qui m'a beaucoup fait réfléchir sur le pourquoi segmenter des langues alors que (peut-être) les locuteurs s'y retrouvent comme elles se donnent pour eux, en continu.

observées peut être expliquée en étant décomposée, disséquée, « analysée » en éléments atomiques liés les uns aux autres par des règles ou des contraintes prégnantes.

Si je me permets de donner ici le récit de ma propre interprétation de quelques phénomènes de francophonies, en les analysant à l'aune de l'outil l'alternance codique, ce n'est sans doute pas uniquement pour montrer que c'était (c'en est encore une, toujours) une manière ou une tendance de beaucoup de chercheurs algériens (Taleb-Ibrahimi, 1997 ; Ali-Benchérif, 2010 ; Chachou, 2011 ; Ouhassine, 2016) d'analyser le plurilinguisme ambiant mais c'est surtout pour essayer d'argumenter l'idée que, sous-jacent à leurs démarches empiriques, l'arrière-plan épistémologique à forte coloration positiviste, sémiotiste, pragmatiste², demeure peu questionné, voire admis comme un allant de soi. Plus fondamentalement, je tente de montrer ici le fait que si je reconsidère quelques phénomènes d'altérités sociolinguistiques, déjà traités-catégorisés-perçus comme relevant du CS, à une période de ma formation scientifique, adossée à un soubassement objectiviste, positiviste, sémiotiste, etc., c'est pour mettre en évidence, par contraste, l'idée que j'en propose aujourd'hui une lecture différente, engagée à partir d'une autre focale. La réception que j'en fais est celle d'un sociolinguiste algérien ayant été sensible à des approches phénoménologiques/herméneutiques (PH) qui accordent une grande place à l'historicité, l'expérimentation et la réflexivité, ce qui veut dire, pour faire court, puisque cela fera l'objet d'une problématisation plus bas, que ce qui importe le plus dans la compréhension des autres, ce ne serait pas seulement et prioritairement la manière de les rencontrer et de les comprendre à partir des seuls signes apparents (corpus, matériau visible/audible, etc.) mais aussi le fait, essentiel ici, de savoir que ces autres font déjà sens en nous avant que nous les rencontrions, de façon antéprédicative³, la relation avec eux, sous forme d'interactions, d'échanges ne pouvant jamais épuiser le potentiel de sens qui demeure activable à chaque événement,

En partant de ces éléments initiaux, je tenterai dans cette contribution de problématiser les usages scientifiques de l'« alternance codique », notion/concept sous laquelle/lequel ont été subsumées nombre de pratiques langagières diversifiées de locuteurs algériens. En effet, depuis l'essor de la tradition nord-américaine gumperzienne avec son approche interactionnelle des situations de contacts de langues (Gumperz, 1989a, 1989b), les sociolinguistes qui appréhendent la situation algérienne (Taleb-Ibrahimi, 1997 ; Boucherit, 1987 ; Malek, 2007 ; Chachou, 2011) décrivent souvent l'hétérogénéité linguistique ambiante en termes de conceptualisations *x*-codiques fonctionnelles : alternances codiques entre français/arabe dialectal, arabe dialectal/berbère, berbère/français, etc. A telle enseigne qu'un

² Les termes « positiviste », « sémiotiste », « pragmatiste » renvoient, chacun ou ensemble, à un paradigme scientifique qui considère que la production du sens n'est possible qu'à partir d'une factuelité (un fait), extérieure au sujet ; laquelle n'est accessible, explicable, traduisible qu'au travers de signes (matériels) selon des protocoles méthodologiques assez formalisés qui déterminent la direction des sens produits en contexte.

³ Etymologiquement, qualifie quelque chose qui précède une prédication. Pour Husserl, le donné sensible n'est pas toujours exprimable dans une proposition prédicative (assertive), rationnelle, linguistique ; l'expérience du sensible arrive déjà déterminée par une couche antéprédicative de significations prélogiques, antérationnelles, prélinguistiques (mythes, valeurs, symboles, etc.) dans laquelle l'acte de perception s'enracine et tire son expression.

nombre relativement important de travaux sociolinguistiques s'intéressant à ladite situation la présente, sans difficulté majeure, comme organisée en telle ou telle langue en alternance avec telle autre. Si l'on peut comprendre que de telles visions soient légitimes puisqu'elles l'ont été depuis un certain temps et continuent de l'être, en s'autorisant de toute une tradition (nord-américaine) institutionnalisée, sémiotiste et pragmatiste, maintenant bien consacrée et cela, jusqu'à devenir presque un passage obligé pour tout sociolinguiste algérien⁴, il est à déplorer que seules ces conceptions prédominent sans partage dans le champ de la recherche.

L'un des objectifs capitaux de cette contribution est de montrer que la description des répertoires verbaux des locuteurs algériens sous le prisme de l'alternance codique est faite sous un angle épistémologique sémiotiste et empiriste non explicite, basé sur une vision cartésienne qui fait que les observables sociolinguistiques sont d'abord saisis uniquement dans leur matérialité langagière avant d'être filtrés suivant un protocole de segmentation assez technique pour ensuite être interprétés en termes de fonctions, stratégies rationnelles, etc. Cela sera en effet argumenté à partir de quelques travaux algériens visibles sur la question.

Ma réflexion sera par la suite contrastée par un autre point de vue, puisé dans les approches phénoménologique, herméneutique et éthique⁵ de la diversité linguistique. En revenant à mon expérience personnelle de quelques phénomènes de francophonies apparaissant lors de mes rencontres avec de jeunes sujets Algérois (Becetti, 2012), je tenterai de soutenir l'idée que l'hétérogénéité linguistique est « originaire » (Feussi, 2016) dans le sens où la pluralité qui se laisse voir ou saisir à travers les signes (alternance codique) n'est que la partie émergée de l'iceberg, un nombre relativement conséquent de pratiques langagières, entre autres celles dites innovantes, ne pouvant être uniquement sémiotiquement interprétées, étant justiciables aussi d'une posture scientifique appropriée, qui fait la part belle à l'historicité du sujet, du chercheur, à son expérientiation du monde, à l'antéprédicativité, etc.

Autour des contrastes ainsi mis au jour, mon propos se conclut sur certaines perspectives de compréhension des francophonies qu'un point de vue phénoménologique-éthique permet d'« esquisser », tout en se centrant sur les enjeux épistémologiques et politiques qu'il y a à intégrer d'autres façons de faire de la recherche, d'autres manières de voir et de concevoir les langues, ce qui a sans doute des conséquences politiques et éthiques importantes quant à l'avenir de la francophonie en Algérie et en Afrique en général.

1. Le code switching : une théorie/métaphore sociolinguistique aux colorations structurotechniques, positivistes

Il est assez curieux de constater combien le sort d'une théorie comme celle du code switching (désormais CS), destinée au départ à n'être qu'une interprétation

⁴ Il n'est qu'à aller voir, pour s'en convaincre, les travaux de doctorat (ou encore magistère / master) et leurs bibliographies qui, avec quelques variations sur le thème et le contexte, s'accordent toutes sur le caractère plurilingue de l'Algérie en l'approchant assez souvent à l'aide de l'outil de l'alternance codique.

⁵ Voir le n°28 de la revue *Glottopol* (Robillard, éd., 2016), notamment les contributions relatives aux approches phénoménologiques-herméneutiques et éthiques.

de phénomènes de contacts de langues, devient plus tard un logiciel magique pouvant expliquer un nombre relativement important de situations et de contextes sociolinguistiques plurilingues. Les travaux nord-américains, à leur tête, ceux de Gumperz (1989a, b) ont énormément contribué à la fortune d'une théorisation sous laquelle ont été subsumés une kyrielle de phénomènes de pluralité linguistique. Sans doute, peut-on trouver à cet engouement une explication heuristique, qui pourrait se rapprocher de celle qu'a connue le concept de « diglossie » en sociolinguistique puisque les processus langagiers observables sont réduits à des fonctionnalisations, où les langues impliquées sont corrélées à des activités pragmatiques pour le cas du CS, et à des statuts différenciés pour le cas de la diglossie.

Il est peut-être étonnant que nous parlions de « métaphore » alors que d'aucuns pourront ne percevoir rien de tel tant le concept de CS n'évoque, en sociolinguistique, qu'une catégorie, descriptive et interprétative, subsumant nombre de phénomènes de contacts linguistiques où différentes (variétés de) langues sont utilisées au sein du répertoire verbal du locuteur ou d'une communauté donnée pour remplir différentes fonctions discursives (Gumperz, 1989a : 57). Toutefois, si l'on remonte un peu dans l'histoire de cette notion, le schème métaphorique⁶ semble, en creux, fonctionner comme un principe d'économie, un rasoir d'Occam, prégnant pour toutes les phases ou avatars par lesquels il est passé pour couvrir ou désigner certains comportements bi-plurilingues. En effet, l'abondance de la littérature sur le phénomène de CS (citons entre autres : Blom & Gumperz, 1972 ; Grosjean, 1982 ; Gumperz, 1982 ; Bentahila & Davies, 1983 ; Kachru, 1983 ; Auer, 1999 ; Billiez & Dabène, 1984 ; Heller, 1995 ; Poplack, 1980, 1988 ; Myers-Scotton, 1993 ; Mcswan, 2005a ; Muysken, 2000) témoigne de la vitalité de la question de la variation et du changement dus aux contacts de langues et atteste, au-delà de la multiplicité des approches, d'une confusion terminologique quant aux frontières séparant CS, code-mixing, interférence, emprunt, etc. Et cela malgré les critères formels et/ou fonctionnels établis par les uns et les autres en vue de tracer des limites entre ces différents phénomènes linguistiques.

Nombre de ces productions scientifiques sont imprégnées de l'empreinte « physicienne » de la notion de « code », qui trouve ses origines dans les sciences physiques avant de circuler dans d'autres sciences humaines et sociales telles l'anthropologie politique (Gal, 1987) ou encore la sociolinguistique des contacts de langues. L'un des effets tangibles de cette empreinte est que les langues en contact sont perçues comme étant des variétés distinctes, bien identifiées, ayant leur propre autonomie et indépendance, pré-existantes à leurs usages, et qui peuvent être juxtaposées alternativement au sein d'un même échange verbal. Leur reconnaissance, en tant que telles, par *les linguistes* a permis de leur attribuer, *in situ*, certaines fonctions discursives qui sont (présumées) remplies par telle ou telle variété, et qui jouent le rôle de « contextualisation cues ».

Selon moi, c'est cette association « mécanique » et causaliste entre variété/fonction discursive, cristallisant l'idée de « code », pièce maîtresse des schémas de communication de Saussure ou encore de Jakobson (qualifiés parfois de « ping-

⁶ La métaphore semble aussi se retrouver, à en croire Tabouret-Keller (2008), dans l'expression même de « langues en contact ».

pong » (Klinkenberg, 2000 : 64)) qui a vraisemblablement renforcé la métaphore « physiste » du CS. On peut ici s'approprier les critiques « sémiotiques⁷ » que décoche Klinkenberg (*ibid.* : 59-64) à l'encontre du schéma jakobsonien et qui, assurément, valent aussi pour le CS tant tous deux reposent sur la notion de « code ».

Revenant à l'origine de cette notion, Alvarez-Cacàmo (1998 : 30) fait remarquer le poids de la théorie de l'information dans la formalisation du schéma jakobsonien où le terme « code » est notamment entendu « *as mechanism for the unambiguous transduction of signals between systems* ». Les opérations d'encodage, décodage, recodage semblent ainsi être autant de processus engagés par les protagonistes en vue de s'envoyer des messages et cela, pourvu qu'ils aient *le(s) même(s) code(s)*. Et cette façon de voir la communication nous plonge, selon Alvarez-Cacàmo (*ibid.* : 33), dans une approche psychologique voire « psychologisante » du CS qui, présente chez Jakobson, se continue également chez Hockett⁸ (1987). Le chercheur note, au passage, que la notion de CS utilisée par Jakobson renvoie non seulement à une alternance entre deux langues mais aussi entre deux styles au sein d'une même langue et pointe, en filigrane, du doigt le fait que dans la conception jakobsonienne, « each language style has a code, not that it is a code » (Alvarez-Cacàmo, *ibid.*), faisant probablement allusion au glissement sémantique qui a affecté l'usage du CS, au fil de ses avatars historiques, jusqu'à finir par référer à l'emploi de deux codes distincts.

À cet égard, on voit bien l'impact du travail analogique à l'œuvre dans la notion de « code » dont s'emparent, ultérieurement, plusieurs sociolinguistes intéressés par la problématique des langues en contact, pour confronter des terrains d'où ont émergé certains modèles théoriques du CS, ce qui a permis de révéler l'inadaptation de certains éléments définitoires du phénomène et a suscité des voix appelant à leur révision, sinon à leur remise en question⁹.

Afin de mieux comprendre les ressorts de la diffusion du CS avec une telle envergure dans la littérature, je me propose plus bas de passer en revue quelques travaux ayant développé, mobilisé, promu cette théorie en me concentrant certes sur les définitions qu'ils proposent mais aussi et notamment sur l'arrière-plan épistémologique sous-jacent à leurs questionnements, aspect qui m'intéresse ici au premier chef.

Conscient de la difficulté à vouloir passer en revue toutes les théories sur le CS, je me suis limité *infra* aux seules approches pragmatistes/interactionnelles¹⁰ (Gumperz, 1989a, b ; Dabene & Billiez, 1984), celles ayant bénéficié d'une grande

⁷ D'autres critiques, colorées au paradigme PH, ont également été adressées par Debono (2016) à l'encontre de ce modèle et d'autres lectures palinodiques faites par certains linguistes.

⁸ Chez qui, d'ailleurs, on peut noter, par exemple, le fait qu'à travers le code-switching « *certain sounds or arrangements of sound in the alien dialect come to be coded automatically into the proper sounds or combinations of sounds in the lisner's own dialect, and the intended word is recognised by assembling the latter* » (Hockett, 1987 : 43).

⁹ Cf., par exemple, à ce sujet, l'article de Mcswan (2005b) qui critique, en s'appuyant sur des données empiriques, le modèle du « cadre matriciel du langage » (en anglais, *Matrix language Frame MLF*) de Myers-Scotton (1993). Ou encore Rhazal (2006) qui conteste le fait que nombre de thèses théoriques rationalistes sur le CS, ne s'observent pas dans son corpus.

¹⁰ Les autres approches (Poplack, 1980 ; Meyer-Scotton, 1993) qui s'intéressent aux contraintes structurales gouvernant le CS ne feront pas l'objet de discussion ici.

audience auprès d'un nombre important de sociolinguistes, entre autres, ceux qui se sont frottés au terrain algérien. Mon exposé critique tentera, chemin faisant, de pointer du doigt le pragmatisme sémiotiste qui innerve, à des degrés divers, toutes ses approches. Afin d'éviter un discours top déréalisant ou abstrait, j'illustrerai mon propos par quelques exemples pris à quelques travaux algériens, y compris les miens.

1.1. Le code switching : Quand on parle de plurilinguisme, on en voit le pragmatisme

En fait, nombre de recherches sur le CS, même si elles reconnaissent plusieurs variétés de langues utilisées par les locuteurs, ayant des valeurs localement interprétatives et cela, pour autant que l'on s'inscrive dans un cadre pragmatique-interactionniste, font comme si ces variétés étaient déjà clairement identifiées et ne remplissent, en contexte, qu'une seule fonction discursive. Pour prendre un exemple, sans doute illustratif de beaucoup d'autres parmi les observables, le passage à l'une ou l'autre (variété de) langue comme l'arabe dialectal, le français ou encore l'anglais, utilisées dans les tours de parole de certain-e-s jeunes enquêté-e-s, a été interprété *par nous* comme « indexant » certaines fonctions discursives : la convergence linguistique pour le français, l'esquive discursive pour l'anglais et l'effet émotif pour le cas de l'arabe dialectal.

En fait, même si cette analyse en termes de rapports d'indexicalité entre activités linguistiques/valeurs pragmatiques garde toute sa pertinence heuristique, toute une littérature sociolinguistique inspirée par les travaux pionniers de Gumperz en témoignant, il n'en demeure pas moins qu'elle est très discutabile puisqu'elle semble s'appuyer sur une approche dite « pragmatique/pragmatiste mais « emballée » dans des formats « structuro-systémistes », qui préconçoit les langues comme des entités déjà délimitées, avec des frontières nettes, position privilégiée par ceux qui, encore agrippés à une conception monolingue des phénomènes de pluralité linguistique se complaisent à

« se situer dans une logique de séparation / d'addition-juxtaposition, de frontières stables et déterminées à l'avance, de l'extérieur, voire de manière objective et naturalisante. » (Castellotti, 2011 : 4-5).

Dans cette optique, Castellotti (*ibid.*) rappelle, à juste titre d'ailleurs, que cette vision monolingue des parlers plurilingues hérite d'une tradition nord-américaine léguée par une conception gumperzienne « additionniste/juxtaposante » de ce qu'est une alternance codique, où justement

on mobilise de fait une conception des langues non comme des constructions historiques et sociopolitiques mouvantes et évolutives à partir de phénomènes linguistiques continus et hétérogènes (Blanchet, 2004), mais comme des objets, stables et distincts, préexistant aux représentations et aux pratiques, dont on peut isoler des morceaux comme s'il s'agissait d'un puzzle ou d'un mécano (Castellotti, 2011 : 5).

Cette vision atomistique et disjonctive des langues est fidèle à l'esprit cartésiano-positiviste dans la mesure où le sujet se prend pour mesure de toutes choses et part à la (con)quête des autres, mais en les envisageant comme assujettis à

l'aune de sa grille de lecture souvent peu compatible avec leur altérité¹¹. C'est en tout cas ce que qu'a bien été le projet de la théorie du CS, qui tout en se revendiquant d'une conception ethnographique de la réalité, n'en a pas moins cultivé une pensée positiviste, sémiotiste puisqu'elle n'extrait des interactions entre participants que les signes/indices (marques transcodiques) contextualisant l'échange et l'orientant vers une direction de sens déterminée par les fonctions que les sujets veulent communiquer. Or,

« Il semble que l'enjeu n'est pas de définir et d'analyser des « segments » brefs ou longs, comme la linguistique positive s'est ingéniée à le faire dans les perspectives dessinées par le terme générique de code-switching. Celle-ci en effet, extrapolant jusqu'à l'absurde son orientation mixophobe présente en germe dans la notion de « langue » dès lors qu'on la pense « pure », essaie de découper des tranches de signifiant de plus en plus fines et « pures » (référées chacune à une « langue » et une seule), pour ainsi retrouver ses protocoles habituels, et tenter ensuite de montrer les règles de concaténation de ces tranches dans une syntaxe rêvée des alternances de segments de langues pures ». (Robillard, 2013a : 272)

La perception des parlers plurilingues à l'aune d'une vision monolingue a nourri maints travaux « structurellement basés », qui, cherchent, à travers les différentes et diverses situations plurilingues qu'ils explorent, à trouver une grammaire universelle du CS en dénichant les zones des « contraintes grammaticales » (Poplack, 1980). Sans réitérer ici les griefs adressés *supra* à l'encontre des « approches monolingues », il n'est pas sans doute redondant de rappeler certains biais qu'elles induisent :

« In sum, research on the grammar of 'code-switching' as a specific phenomenon shows a certain circularity of design. Where two or more 'languages' are assumed to pre-exist in a 'bilingual' s' speech, it is not surprising that the data are explained as a result of 'switching' in rather circumvolved ways from one system to another » (Alvarez-Cacámo, 1998 : 36).

« L'effet de circularité » dont parle l'auteur de cette citation témoigne de la posture « positiviste » et « prédictibiliste » (Robillard, 2008a) de certains chercheurs qui pré-structurent les parlers plurilingues selon leurs propres catégories, souvent mono- en les supposant existants en soi et cela, avant même d'être actualisés par les usagers plurilingues et se lancent, ensuite, dans la recherche de leurs propres catégories qu'ils ont initialement projetées sur les phénomènes étudiés.

Ce panorama proposé *supra* autour de certains développements théoriques et conceptuels de la notion de CS et ses impensés épistémologiques peut être extrapolé à une toute une littérature sociolinguistique¹² moderne voire contemporaine relativement importante tant elle est façonnée au fond par les mêmes motifs positivistes, pragmatistes.

¹¹ Le lecteur de mon article me fait remarquer que cette démarche d'atomisation est une « préconisation de Descartes que, face à quelque-chose qu'on a du mal à comprendre, la tactique consiste à le décomposer en composants plus petits ».

¹² Le même constat est fait par Castellotti (2017 : 33-34) concernant le champ de la didactique des langues où la plupart des travaux, centrés sur « le code » ou « la communication », « réduisent toujours la question du « L » (langue, langage, discours, Robillard, 2008) à un véhicule ou un *moyen*, moyen de concevoir et de penser dans le premier cas, moyen de communiquer dans le second, où toute pensée serait exprimée par des signes ».

1.2 « Décaper¹³ » le pragmatisme du CS

En vue de mettre en lumière l'arrière-plan pragmatiste auquel était adossée la théorisation du CS, il m'a semblé plus adéquat de partir des travaux pionniers de Gumperz (1982, 1989a,b). Celui-ci souligne que le CS est un phénomène pragmatique et un discours stratégique, qui opère dans les parlers informels de bilingues urbains et cela, dans les espaces urbanisés modernes ; Il observe que les locuteurs dans ces régions vivent des situations « *d'une rapide transition où les barrières traditionnelles entre inter-groupes sont rompues et les normes d'interactions changées* » (1982 : 64¹⁴). Les locuteurs se basent, selon lui (1982 : 96) sur « *la juxtaposition de sous-systèmes grammaticaux* » pour produire des inférences conversationnelles. En fait, Gumperz (1989a : 57) définit le CS comme

« La juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents. Le plus souvent l'alternance prend la forme de deux phrases qui se suivent. Comme lorsqu'un locuteur utilise une seconde langue soit pour réitérer son message soit pour répondre à l'affirmation de quelqu'un d'autre. »

Ce qui émerge de cet essai définitoire est que le CS est perçu comme un phénomène opérant au sein d'échanges interactionnels verbaux où deux langues ou variétés de langues sont utilisées en alternance. Cela montre que le passage d'une (variété de) langue à une autre est régi par des négociations, des repositionnements intersubjectifs (réitérer, répondre, etc.) qui reposent sur les dites inférences conversationnelles.

Le CS joue ainsi le rôle d'un marqueur discursif où les passages incorporés de l'une ou (dans) l'autre (variété de) langue n'indexent pas une activité référentielle mais sont autant d'indices de contextualisation.

Or, ce que cette définition escamote ou laisse dans l'implicite est que derrière le phénomène d'alternance, « de juxtaposition de phrases », appartenant à deux ou plusieurs langues différentes, il y a un « spectateur phénoménologisant » (Fink, 1994) qui perçoit, observe, le monde qui se donne à lui en advenant de telle ou telle façon. L'idée est que la focalisation sur la matérialité langagière plurilingue a fait que le chercheur nord-américain privilégie une entrée par le signe¹⁵, qui lui permet d'ériger en preuve de communication fonctionnelle, orientée vers tel ou tel acte expressif des indices tangibles perçus par lui comme étant susceptibles d'avoir telle ou telle fonctionnalité. Or, une telle vision des choses ne serait sans doute valable qu'aussi longtemps qu'on adhère au postulat positiviste, pragmatiste selon lequel le sens est perceptible uniquement du dehors, directement accessible au moyen d'outils-signes servant d'instrument de transmission, comme ici, d'indices de contextualisation.

Si les locuteurs se servent des langues comme autant de signes pour réitérer un message, répondre à l'affirmation de quelqu'un d'autre, etc., c'est qu'il y a au fond, l'idée que les langues sont donc (toujours) des signes qui renvoient à quelque chose, qui, comme telles, peuvent donc être extraites de leurs contextes d'énon-

¹³ Terme que j'emprunte à Robillard (2013b).

¹⁴ Notre traduction.

¹⁵ Notamment par sa face matérielle, le signifiant.

ciation pour ensuite être traitées comme des corps, corpus, partant, sujettes à toute sorte de segmentation et de décomposition. Un tel geste sémiotiste est assez courant dans la plupart des travaux s'inspirant de Gumperz. Les auteurs font comme si leur conceptualisation de l'hétérogénéité linguistique sous le modèle du CS allait de soi et ne problématise donc que très peu l'arrière-plan à partir duquel se pensent, se forgent et se questionnent des phénomènes de diversité qui, pourtant, concernent bien des sujets humains, donc des altérités dont le sens ne peut être immédiatement accessible, sauf par un coup de force.

Je ne pourrai, par manque de place ici, que prendre mon propre travail de thèse¹⁶ (Becetti, 2012) comme exemple, où j'ai essayé d'analyser les répertoires verbaux des jeunes Algérois à la lumière des travaux gumperziens, relus mais toujours selon le même ancrage épistémologique pragmatiste, par Dabène & Billiez¹⁷ (1984).

1.3 User du CS comme signe de navigation entre les langues : converger en français, s'esquiver en anglais et s'émouvoir en arabe dialectal

Dans cet échange informel, je (En.) discutais avec un jeune Algérois (Md.), vendeur dans un marché public à l'Est-d'Alger :

- En.066** : c'est-à-dire exprès= walla c'est+hakda+=ça vient spontanément ?
Md.067 : wachnou ça vient spontanément ? (c'est quoi ça vient spontanément ?)
En.068 : le fait de parler en anglais hakda (comme ça)
Md.069 : ça vient spontané
En.070 : spontanément ?
Md.071 : yes
En.072 : ah ! bon+= vous avez un bon niveau en anglais ?
Md.073 : HamdouLAh ! (Dieu merci).

J'avais alors, en me revendiquant du modèle de Dabène & Billiez, donné cette interprétation :

« L'intervention en français (069) semble s'inscrire dans l'idée de « spontanéité » exprimée par l'enquêteur dans les tours de paroles (066 et 068) et reprendre des maillons linguistiques des interventions de l'enquêteur, en l'occurrence l'item « *spontané* ». Or, l'intervention interrogative (069) à tonalité exclamative paraît avoir « *une double focalisation* » (Bange, 1987) puisqu'elle tend à remettre en question aussi bien le contenu du tour de parole (068) que sa forme ; le tour de parole semble être « mal formé », la postposition d'un adjectif « *spontané* » à un prédicat verbal et cela, à la place d'un adverbe dûment attendu, marquant un certain écart à la norme (standard).

Md, par une tentative qui est proche d'une esquivé discursive, à la fois, du code utilisé par l'enquêteur et de la remise en cause qu'il implique, passe (071) à l'anglais en employant le monème affirmatif à valeur corroborative « *yes* ». Toutefois, l'interviewer ne semble pas être convaincu de cette assertion et lance, encore une fois, une autre question (072) dont on peut penser qu'elle renferme une certaine force illocutionnaire connotant « l'objection » en remettant en question, dans un mouvement similaire de

¹⁶ On peut aussi signaler les travaux de Merabti (1991) pour le cas d'immigrés maghrébins en France ou encore Ali-Bencherif (2010) pour le cas d'émigrés algériens.

¹⁷ Il serait de trop ici de vouloir présenter le modèle de Billiez & Dabène (1984) ; pour des détails plus précis, voir Merabti, 1991 ; Ali-Bencherif, 2010 ou encore Becetti, 2012.

celui du jeune garçon (069), et par une interjection exclamative « *ah bon !* » aussi bien la forme (la variété anglais) que le contenu (le fait que Md ait un bon niveau en anglais) de l'intervention de l'enquêté (071).

Contre toute attente, le jeune garçon ne retourne pas à l'anglais pour nier cette mise en doute mais préfère passer à l'arabe dialectal (073) en choisissant une formule idiomatique à teneur religieuse qui marque le contentement. On peut bien voir dans cette transition à l'arabe dialectal une stratégie de « *défense territoriale* » (Goffman, 1973) par laquelle le locuteur tente de sauver sa face, en instance d'être affectée par les multiples attaques discursives de l'enquêteur. De plus, la formule idiomatique ici employée a ceci de particulier qu'elle véhicule un certain effet émotif, celui de « la colère montante », le jeune garçon s'énervant du fait que l'interviewer ne donne guère de crédit à ce qu'il avance sur ses compétences en langues. Aussi, l'alternance inter-intervention trivariétale exprime-t-elle ici plusieurs fonctions interactionnelles : la convergence linguistique pour le français, l'esquive discursive pour l'anglais et l'effet émotif pour le cas de l'arabe dialectal. » (Becetti, 2012 : 440-441).

Par manque d'espace ici, je ne pourrai commenter longuement cette auto-citation, le lecteur intéressé trouvera plus de détails en se référant ma thèse de doctorat où les stratégies discursives mises en jeu sont largement développées. En revanche, cet extrait et l'interprétation qui en est fournie permettent bien de poser le cadre dans lequel les questions suivantes s'imposent : comment pouvais-je reconnaître que tel ou tel segment appartenait à telle ou telle langue et à une seule à la fois ? Qu'est-ce qui me fait dire que ces changements de langues sont le fait réel ou apparent d'une volonté de signification ?

Tenter de répondre à ces questions ne peut se faire, sous peine d'en rester à des questionnements de forme, qu'en engageant un véritable débat épistémologique, celui qui se tourne résolument vers la problématique du statut du sens en sociolinguistique et du sujet qui le perçoit, le reçoit, etc. Je ne pourrai mener de façon approfondie un tel projet, des éléments de discussion plus développés étant fournis dans Robillard (éd., 2016).

L'interprétation avancée plus haut à propos des changements interlinguistiques entre arabe dialectal, français et anglais en termes de fonctions communicatives est basée sur un postulat positiviste, sémiotiste. En effet, les passages entre les langues impliquées dans l'interaction sont mobilisés par les participants comme autant d'indices de contextualisation ; l'analyse de ces signes qui affleurent dans le discours sont principalement rendus pertinents comme la marque/le marqueur d'une stratégie discursive (convergence, esquive, émotion).

Or, il est important de souligner que cette interprétation, positiviste, sémiotiste, ne s'est pas légitimée d'elle-même ; tant s'en faut, elle s'est trouvée adossée à une théorie sociolinguistique qui accorde une place de choix aux éléments matériels (visibles, audibles, etc.) en faisant le pari que ceux-ci et eux seuls, enveloppés dans le contexte de leur production, fournissent une intelligibilité suffisante aux faits observables.

Il n'est pas ici dans mon propos de contester la pertinence heuristique ou scientifique d'une telle tendance mais d'en montrer certains implicites qu'une autre approche, inspirée des courants PH, pourrait visibiliser, étant fondée sur d'autres postulats (Robillard, 2016).

Pour illustrer cela de façon sans doute sommaire, je donnerai plus bas un exemple de certains éléments expérientiels, passés sous silence au moment où je récoltais les *données* auprès des jeunes Algérois-es.

À l'époque où, jeune doctorant à Alger, je menais des enquêtes auprès de jeunes sujets algérois, j'étais pétri dans une culture ténésienne¹⁸, avec une socio-biographie, des représentations de langues, de l'autre (partiellement) différentes de celles ayant cours dans la Capitale. Toute cette expérience de vie était sans doute *in praesentia* lors de mes entretiens avec les jeunes mais que la soumission aux critères méthodologiques du paradigme dans lequel je me situais rendait quasiment *in absentia* du moment qu'il n'était pas de bonne éthique de se laisser raconter sa vie ou en révéler quelques pans sous peine de se voir sinon biaiser sa recherche, du moins ébranler sa scientificité.

Une conséquence immédiate de ce cadrage par le protocole d'entretien et les principes qui le sous-tendent est que je devais produire une preuve (un corpus), qui montrait comment les jeunes rencontrés s'exprimaient, quelle(s) langue(s) ils utilisaient et selon quelles stratégies discursives ils interagissaient, etc.

Naturellement, le sens ainsi extrait de ces interactions était provoqué par mon statut d'enquêteur qui, à force d'orienter le débat et le cours des échanges dans telle ou telle direction, aboutit à enfermer les enquêtés dans un espace de discours où ils sont sommés d'exprimer leur expérience en signes. Ceux-ci sont ultérieurement rassemblés, transcrits, remodelés, aménagés dans un corpus dont le chercheur prendra soin d'analyser les éléments jugés pertinents, en misant justement sur la partie signifiante des signes récoltés. Ce qui est donc ici contestable est que l'interprétation de ce corpus soit réduite aux seuls signes matériels, audibles, visibles, etc., prélevés lors des échanges sans prendre en compte l'arrière-plan socio-biographique, expérientiel, etc. qui rend possibles cette interprétation et d'autres, potentiellement présentes mais non mises au jour, faute d'enjeux, de projets...

C'est que demeure foncièrement exempte de tout débat scientifique réel la question de savoir comment un sociolinguiste peut se rendre accessible, donc comprendre, à sa manière, des phénomènes altéritaires (venant des autres), sans faire l'effort d'explicitier clairement sa posture¹⁹ compréhensive. Autrement dit, et à titre d'illustration, comment se fait-il que le sociolinguiste puisse extraire de l'interaction en train de se dérouler des marques (traces) transcodiques dont il infère des hypothèses de sens (fonctions ou stratégies discursives) sans qu'il fournisse en même temps d'éléments d'intelligibilité de la façon dont lui-même comprend ces marques et pourquoi il les comprend ainsi et en vue de quel projet ?

On ne peut répondre à cette question en ayant recours à des arguments du type éthique derrière lesquels se drapent les tenants de l'objectivité et de la scientificité, qui considèrent la neutralité du chercheur et, par euphémisme, son

¹⁸ Ténès est une ville côtière, à quelques 200 km à l'ouest d'Alger.

¹⁹ Le terme posture ici ne fait pas uniquement référence à certaines conceptions très courantes selon laquelle le chercheur doit expliquer la pertinence et la cohérence de son arsenal théorique et méthodologique par rapport au phénomène traité. Plus fondamentalement, ce terme est à entendre ici au sens d'expérience du chercheur et sa relation avec les autres : selon quel mode il a accès à leur sens, comme il se les explicite pour lui-même et ensuite pour les autres, pourquoi il le fait ainsi, en vue de quel projet, finalité, etc.

implication dans l'enquête en tant que manager veillant à son bon déroulement selon le schéma préétabli, comme un crédo inébranlable. En revanche, on peut esquisser quelques directions de lecture en sortant de l'orbite, positiviste, pragmatiste, sémiotiste, dans laquelle gravitent de telles conceptions pour aller chercher des façons de comprendre plus compatibles avec le caractère originellement diversitaire, altérité, événementiel de l'être humain.

2. Une vision PH des phénomènes de pluralité : une sensibilité à l'inattendu

Envisager la question de la pluralité linguistique à l'aune de modèles prioritairement sémiotistes, comme ceux vus plus haut, a permis de visibiliser la part importante accordée au matériel, tangible, visible/audible. En effet, toute une sociolinguistique, hégémonique, s'est construite sur cet idéal de sens, à en croire Robillard (2016a) et cela, sans que pour autant soient argumentés de façon sérieuse les motifs d'une telle polarisation sur le côté pragmatiste, positiviste, comme s'il n'y avait qu'une seule façon d'interpréter la diversité. Ainsi, il est assez frappant de constater que relativement toute la littérature sociolinguistique portant sur le CS se soit rangée sous la bannière du pragmatisme/interactionnisme en misant sur une forme d'évidence ou de naturalité substantielle, identifiant le sens à une opération rationnelle, qui se construit à/sur (la) base de signes, donc prélèvements, extractions, etc. d'entités plus globales. Le fait que la théorie du CS se soit ainsi formulée tout d'abord et pour longtemps dans un contexte sociolinguistique dominé par des présupposés philosophiques fortement colorés au positivisme²⁰ (Debono, 2016) n'implique pas forcément qu'on ne puisse pas concevoir ou imaginer d'autres modalités d'appréhension, d'autres régimes de sens des phénomènes de pluralité, justement en dehors de ce contexte.

D'autres ancrages épistémologiques, comme ceux qui se rangent dans les courants phénoménologiques-herméneutiques (PH), offrent des visions sinon alternatives, du moins différentes de ce que peuvent être les phénomènes de diversité puisqu'ils défendent l'idée que le sens n'est pas uniquement et nécessairement encodé dans des signes mais qu'il est également sinon prioritairement avant tout une affaire de posture, d'épreuve, d'expérimentation du sujet qui ne peut que se laisser guider par des significations qui naissent à travers lui, tout en les abritant sous une forme qui n'est pas obligatoirement prédicative, signitive, linguistique, logique, etc. mais aussi sinon plutôt antéprédicative, pré-signitive, prélinguistique, prélogique, etc. Autrement dit, le sens y

« est à concevoir non seulement comme pluriel car expérientiel, perçu différemment par chacun, mais aussi comme pétri d'altérité et, de ce point de vue, au moins partiellement « inaccessible » (...) plus exactement, cette altérité fondamentale suppose des formes de traduction, qui ne peuvent pas passer par des procédures technicisées et reproductibles (*i. e.* des outils, des protocoles, des démarches) mais par l'instauration d'une relation et d'un projet (au moins partiellement partagé) ». (Castellotti, Debono, Huver, à par : 16)

²⁰ L'un des traits caractéristiques du positivisme (Romano, 2010) est qu'il cherche à subsumer des faits semblables sous des lois générales.

Le caractère inaccessible du sens des autres ne serait pas alors à concevoir comme une sorte de découragement, qui dissuaderait d'aller explorer ce qui chez/en lui est inatteignable ; bien au contraire, c'est cette « énigme » (Lévinas, 1965) de l'autre qui pousse, comme une force centripète, à aller à sa rencontre, à s'entendre avec lui en essayant de le comprendre à partir de zones ou de lieux qui me constituent (biographie socioculturelle, histoire, projet, etc.). La compréhension qui fonde ici l'humain ne pourrait pas se traduire uniquement sous forme d'explication causale, comme on l'a vu plus haut avec la théorie du CS : il y a alternance codique parce que tel ou tel segment de (variété de) langue est entré en contact avec tel autre, selon telle ou telle schématisation, épousant tel ou tel format ou gabarit, en répondant à telle ou telle fonction communicative. Or, selon une approche PH, la compréhension, de nature essentiellement interprétative, a lieu dans un monde déjà-là, auquel on naît et dont on ne fait que des actes précompréhensifs à partir de notre propre expérience, histoire, imaginaire, culture, etc. Cette forme d'expérience muette, antéprédicative, prélinguistique constitue le sol à partir duquel le langage peut être intelligible :

« Le langage lui-même ne devient pleinement intelligible que resitué dans son intelligibilité prélangagière, ne faisant qu'un avec notre rapport-au-monde incarné, qui en constitue le sol, le terreau germinatif » (Romano, 2010b : 12).

En réglant le sens de l'hétérogénéité sur une explication de type causal, la théorie du CS réduit du coup les potentialités interprétatives qu'une approche PH permet de laisser poindre, en vertu du fait que « l'expérience est une donation de la chose même *sans médiations d'aucune sorte*, alors que des liens de causalité introduisent entre la réalité et nous des médiations en nombre pratiquement infini ». (Romano, 2012 : 48)

De ce fait, l'expérience au sens PH nous permet de vivre l'advenue même du sens des phénomènes, comme un événement, qui ouvre sur des champs de possibles difficilement cernables par des dispositifs de contrôle, mais uniquement compréhensibles à partir d'un lieu de réception bien explicitable.

Une conséquence immédiate de cela consiste donc à ne pas souscrire à l'idée d'un plurilinguisme conçu comme forme d'existence extérieure, appréhendable par des protocoles techniques visant à en discerner les zones de contact, ce qui serait une manière peu compatible avec l'essence humaine, originairement hétérogène, justement comme la conçoivent les courants PH. Il serait peut-être plus judicieux, au lieu d'une caractérisation en long et en large de ces courants, entreprise dont je ne poursuivrai pas le projet, faute de place ici²¹, de donner comme lecture en contraste, ma propre expérience d'une rencontre avec des formes de francophonie algérienne, sans préjuger de leur catégorisation sociolinguistique.

3. Exemples de francophonies algériennes : sens, expérenciation, réception

Pour mieux expliciter la posture PH revendiquée ici en contraste à celles, cartésiano-positivistes, hégémoniques dans le champ de la sociolinguistique actuelle, je vais donner plus bas ma propre réception de deux exemples de formes de

²¹ Je renvoie le lecteur à Robillard (2016a), pour des précisions détaillées et minutieuses.

francophonies algériennes dont j'ai fait la rencontre dans des contextes différents, quoiqu'assez proches du fait qu'ils renvoient tous les deux à des affiches publicitaires d'opérateurs commerciaux locaux : l'une (fig. 1) étant le fait d'un opérateur de téléphonie mobile public, *Mobilis*, l'autre, d'une marque de boisson. Le choix de travailler sur ces deux observables présente un enjeu de taille, celui de mettre en évidence et en contraste la perspective PH ici esquissée avec celle, issue de la sociolinguistique dite urbaine, qui prédomine dans nombre de travaux algériens (Chachou, 2015, Ouhassine, 2016).

3.1 *Rapid ala tout de suite* : expérience, conscience, temps, langue. Exprimer le temps en langue(s)

L'énoncé « *rapid ala tout de suite* », extrait de l'affiche (fig. 1), représente le slogan d'une campagne publicitaire entreprise par l'opérateur de téléphonie mobile national *Mobilis*, à l'occasion du lancement de la 4^e génération (4G) de la connexion internet. Sans entrer ici dans les méandres d'une discussion sociolinguistique sur la nature, le type, la manière et la fonction des (segments de) langues impliquées dans cet énoncé, je vais plutôt essayer de montrer comment j'ai pu en faire l'expérience, d'abord en tant que locuteur-lecteur ordinaire puis en qualité de sociolinguiste PH.



Affiches publicitaires de l'opérateur de téléphonie mobile algérienne *Mobilis*.

Il faut dire que la réception immédiate de cette affiche m'a interpellé puisqu'elle met en jeu une expérience du temps assez singulière. En effet, dans le quotidien de beaucoup d'Algériens, les locutions temporelles « *rapid* » et « *tout de suite* » sont, à des degrés variables, selon les contextes et les individus, assez utilisées. « *Rapid* » est employé tantôt comme adjectif (comme dans l'affiche), tantôt comme adverbe à la place de « *rapidement* ». Par contre, « *tout de suite* » est d'usage, peu fréquent, les locuteurs préférant user de l'expression courante et abrégée « *à toute* ».

La comparaison instituée avec ces deux locutions temporelles est ici ce qui frappe le plus. Afin de marquer la vitesse exponentielle de la 4G de *Mobilis*, l'opérateur a choisi d'exprimer cela par le biais d'une comparaison temporelle, la connexion internet serait ainsi plus rapide que le marqueur « *tout de suite* ».

À vrai dire, en tant que lecteur de cette affiche, j'ai eu du mal à imaginer le sens véhiculé par cette comparaison, l'expérience du temps de « *tout de suite* » étant, à mon entendement, variable, fonction de la personne à qui l'on m'adresse, du contexte dans lequel on se trouve, etc. On peut ainsi penser que l'opérateur de téléphonie mobile (les agents étant derrière la conception de cette affiche) a puisé dans l'expérience quotidienne et commune de beaucoup d'Algériens qui usent des

expressions « rapid » et « tout de suite ». Il serait ainsi imaginable que l'opérateur veuille faire partager une expérience du temps (celle de la vitesse) en s'adressant à l'expérience commune que peut en avoir sa clientèle potentielle. La finalité étant de convaincre celle-ci qu'un abonnement à la 4G chez *Mobilis* serait plus intéressant qu'ailleurs, la vitesse de connexion est attestée comme étant de très grande qualité (*rapid ala de suite*)

L'explicitation du sens de l'expérience quotidienne et évidente de cette affiche et de ce à quoi elle renvoie, peut aider le sociolinguiste PH à en comprendre autrement la signification. En vertu du principe de l'épochè²² husserlienne, je m'abstiens de porter un jugement, une catégorisation sur la nature du fait observable dans l'affiche, en m'interdisant de le subsumer sous une quelconque catégorie d'alternance codique, code mixing, emprunt, etc. l'enjeu ici étant de décrire le phénomène tel qu'il se donne à la conscience, en prenant soin de le laisser advenir sans effort de rationalisation ou de thématization qui en altérerait la nature. Sans atomiser l'énoncé en éléments constitutifs, comme le ferait une approche cartésiano-positiviste, il serait plus adéquat de prendre en compte la totalité de l'expérience, la mienne, dans laquelle l'affiche vient prendre sens :

« La vie est une totalité signifiante dans la mesure où chacune de ses parties ne recèle une signification que pour autant qu'elle s'intègre au tout de la vie. C'est la totalité de la vie qui possède à titre primaire la caractéristique d'être douée de signification et, seulement par dérivation, les parties de cette vie. le phénomène de la vie ne peut être appréhendé quand dans la perspective d'une conception holiste pour laquelle le tout ne se réduit à la somme de ses parties » (Romano, 2010a : 89).

L'énoncé spectacularisé dans l'affiche ne serait donc pas à entendre au sens d'une langue colorée à l'épistémologie cartésiano-positiviste, qui l'érigerait en une matérialité langagière hétérogène, variationnelle, plurielle, mais au sens PH, c'est-à-dire comme expérience, une sensibilité. Cela voudrait entre autres dire que « *rapid ala tout de suite* » exprime donc ou invite à être attentif, entre autres possibilités de sens, à la façon dont on peut imaginer la rapidité de la connexion 4G à partir de son propre vécu de conscience. Ce qui semble ici fort intéressant à noter est le fait que, au-delà du plurilinguisme, les expressions mises en scène/en jeu, dans l'affiche publicitaire, « rapid », « tout de suite » ne seraient pas perçues de la même façon en fonction de la subjectivité de celui à qui cela se donne (à lire, voir, entendre²³) et donc de son histoire socio-biographique, bio-langagière, etc. « Rapid » et « tout de suite » englobant des nuances de temps très voisines, leur discernement et leur réception serait certainement différente selon l'intuition de chaque sujet. En effet, le rapport de comparaison établi entre les deux instances temporelles, « *rapid* » et « tout de suite » peut interpeller un locuteur ayant l'expérience de ces modalités d'appréhension immédiate du temps. « *Tout de suite* » pouvant être compris à la fois

²² Littéralement, interruption, suspension. Méthode phénoménologique appelée aussi « réduction », développée par Husserl pour neutraliser la thèse naturelle du monde ou la croyance en son existence sous telle ou telle forme. Cela voudrait dire que le sujet, loin de douter du monde, s'abstient de porter sur lui des jugements puisés dans les sciences et se fie à sa seule intuition, capable de lui livrer le sens du monde tel qu'il se montre.

²³ La dimension de l'audition est aussi liée à l'acte de perception puisque ladite affiche a fait l'objet de diffusion radio-télévisée.

comme un laps de temps très court ou encore une durée plus ou moins longue ; la différence étant due au travail herméneutique de chacun et plus précisément à son expérientiation du temps. Le mot « expérience » a ici tout son sens et dépasse de loin donc la notion d'empirie ou de « contexte » qui vient colorer d'effets pragmatiques la situation de communication :

« Cela signifie aussi et surtout que tout « signe » n'arrive et *n'est compris que sur cet arrière-plan d'expérience* qui constitue déjà une interprétation, une coloration, une texturisation du monde amorcée avant tout signe manifesté ou compris, qui n'apparaît donc que toujours déjà interprété dans et par cet « arrière-pays ». Cela rend inutile la notion cartésiano-positiviste de « contexte », et impossible la compréhension objective des signes, puisqu'ils sont d'avance compris dans un horizon sans lequel ils demeureraient lettre morte. L'expérience personnelle de cela rend chacun(e) susceptible de sentir ces univers chez les autres, de les imaginer à partir de riens, ce qui est indispensable à la compréhension des autres et à la vie avec eux, puisque personne ne comprend ni n'agit selon le seul sens « objectif » des signes, mais selon un sens travaillé par l'expérience sur lequel vient se greffer le sens modelé par les catégories du discours et de la rationalité (Robillard, à par.).

L'interprétation de cette affiche requiert donc une posture ontologique et existentielle appropriée qui engage le propre, la singularité, l'expérience de celui à qui cela advient. En d'autres termes, puisque notre rapport au temps, comme nous l'a appris Bergson, est plus une affaire de « durée », de relation plutôt subjective que cosmique, objective, il serait alors plus adéquat de dire que notre expérience du monde, de l'affiche, la façon dont nous nous (l') exprimons (en lui) n'est pas une simple relation de causalité qui considère l'observable en question comme un fait dont tout le monde, indifféremment, peut être témoin, l'accès y étant possible grâce à des protocoles techniques assez balisés ; mais, en revanche, notre expérience du monde s'effectue sous la modalité d'un événement, au sens où c'est toujours un fait mais qui « m'arrive à moi-même, singulièrement, il m'est adressé comme à nul autre, ce qui implique, inversement, que j'y sois moi-même en jeu ». (Romano, 2010a : 34).

La compréhension de l'affiche Mobilis comme événement, résultant d'une ouverture au monde, permettrait ainsi de ne pas se focaliser uniquement sur la matérialité langagière saillante (corpus de signes visible, audible, tangible, etc.) et aiderait à mieux recevoir (lire, attendre, traduire) tous ces horizons de sens, toute cette palette de possibles qui s'ouvrent (s'actualisent) lors de la rencontre avec les autres en langues (Debono, 2010).

3.2 *Fraichki rouhak*²⁴ : une aventure innovante, expérientielle, événementielle

J'avoue que cette formule, donnée ici à titre d'exemple de ma posture PH, m'a beaucoup interpellé quand je l'ai aperçue pour la première fois sur la vitre

²⁴ Cette expression innovante signifie littéralement « rafraîchis-toi ». J'en ai fait la rencontre, par un jour d'été, sur la route de Chevalley- Bouzaréah (Alger), intégrée dans une affiche publicitaire d'une marque de boisson, collée à la vitre arrière d'un bus urbain. Je déplore ici fort malheureusement le fait que je n'aie pas pu prendre en photo cette observable, pour des raisons diverses. Mes tentatives auprès de certains médias en vue de récupérer ne serait-ce qu'une version non commerciale de cette affiche n'ont, à la minute de la rédaction de cet article, pas réussi.

arrière d'un bus urbain, circulant à Alger. Le sentiment immédiat que j'ai eu était mitigé : un mélange d'étonnement, de doute et de précompréhension. L'étudiant il y a quelques années plus tôt, je l'aurais fait passer par la théorie du CS, selon les mêmes protocoles positivistes décrits plus haut. Or, ma transition par les courants PH m'incline à l'interpréter aujourd'hui selon une posture toute différente.

En effet, l'expression est innovante si l'on entend par là qu'elle est une création lexicale, qui ne se trouve incluse dans aucun dictionnaire. L'étonnement qui m'a saisi s'explique par le fait que cette formule m'a rappelé des souvenirs d'adolescence, à Ténès, notamment ceux relatifs à des périodes où je fréquentais assidûment le marché de fruits et légumes, non seulement pour y faire mes emplettes, mais aussi pour y passer du temps avec quelques proches marchands. Quelle ne fut alors ma surprise d'entendre l'expression « *fraichkou* », une étiquette - sobriquet donnée à titre d'adressage à un vendeur qui faisait venir de la clientèle en les alléchant par le caractère frais de sa marchandise. Le mot sonnait alors dans mes oreilles comme bizarre tant il ne correspondait pas à une forme normative, telle que je me l'étais intériorisée dans mes apprentissages scolaires, sans doute imprégnée de purisme, de rationalisme et d'idéalisme. Nonobstant son aspect excentrique, le vocable était quand même compréhensible par la plupart des marchands. Je n'étais à l'époque sensible qu'au caractère ironique et amusant du mot. Or, ma rencontre avec une autre forme innovante à Alger « *fraichki rouhak* » mais dont la sonorité ressemble fort à celle déjà entendue à Ténès, m'a immédiatement interrogé.

Le scepticisme qui m'a au départ fait douter de l'existence du mot a par la suite cédé la place à une attitude de précompréhension en vertu de mon expérience d'une forme analogue, vécue antérieurement. Une explication causaliste selon la théorie CS y aurait vu une forme de contact entre deux variétés de langues, probablement française avec le segment « *fraîche-* » et/ou anglaise avec la graphie « *fresh-* » et arabe dialectale avec les morceaux « *ki* » et « *rouhak* ». Je ne voudrais pas ici m'aventurer plus en profondeur dans une telle perspective, dont l'aboutissement est connu d'avance, même si les protocoles sont variables²⁵. Je préfère en revanche mettre au jour ce qu'une approche PH peut y « donner à penser », selon la fameuse formule heideggerienne.

Il est évident que cet affichage urbain, conçu pour tenter de faire acheter un produit à la grande consommation, obéit à une politique marketing des publicistes, celle en tout cas, définie par cette marque. Même si on ne sait pas trop selon quels mécanismes, critères, biais une telle formule a pu être captée puis adoptée comme slogan publicitaire, il est vraisemblable, comme l'affirment nombre d'études sociolinguistiques urbaines (Chachou, 2013 ; Ouhassine, 2016 : 324), que cela participe d'un « plan ou stratégies marketing », imputable à/corolaire d'« un effet de publicisation de langues ». Or, il me semble que s'arrêter à une interprétation primaire de ce texte, qui le réduirait à des formes de fonctionnalités ou stratégies communicatives en affaiblit fortement le potentiel de sens qu'on peut laisser sourdre ou jaillir en le laissant advenir.

Ce serait en effet également une forme d'interprétation qui déplairait certainement à Gadamer (1996), puisqu'il défend étrangement l'idée que la

²⁵ Quelques exemples ont été traités sous cette approche dans Becetti (2016a).

compréhension dans une langue, la nôtre ou étrangère, que nous pratiquons, se passe d'interprétation :

« Comprendre une langue, ce n'est pas encore comprendre **réellement**²⁶ et cela **n'inclut aucun processus d'interprétation**. C'est une opération spontanée. Car on comprend une langue **en y vivant**, et cela vaut non seulement pour les langues vivantes, mais aussi bien pour les langues mortes. Le problème herméneutique est donc celui que pose, non pas la véritable maîtrise d'une langue, mais la qualité de l'entente sur quelque chose, à laquelle on parvient dans ce milieu qu'est la langue [...] Une telle possession de la langue est tout simplement une condition préalable de l'explication-entente (Verständigung) dans le dialogue » (Gadamer, 1996 : 388).

Le philosophe allemand explicite clairement ici sa position en insistant sur l'argument clef que la compréhension va au-delà de l'aspect langagier, que l'interprétation ne peut s'enclencher véritablement qu'à partir du moment où l'on partage, ne serait-ce que partiellement, l'expérience du monde auquel peut renvoyer la langue. Plus loin, il renchérit en affirmant que « l'interprétation est « l'accomplissement (*Vollzug*) même de la compréhension », c'est-à-dire son explicitation dans et par le langage, ce qui implique qu'il y a des « cas où la compréhension surgit immédiatement sans l'aide d'aucune interprétation explicite » (*Ibid.* : 401-402).

Cet argument herméneutique gadamérien peut s'appliquer parfaitement à la formule, objet de lecture ici. La compréhension de « *fraichki rouhak* » ne m'a pas posé beaucoup d'écueils d'intelligibilité puisque je *vivais* déjà dans cette forme de francophonie algérienne, dans laquelle ladite formule a pu voir le jour. Cependant, la question se pose de savoir comment je suis arrivé à cette pré-compréhension, ce qui oblige à passer par l'intermédiaire de la théorie herméneutique.

Plutôt que de prendre « *fraichki rouhak* » comme fait, corpus prélevé, une métonymie, un visible, etc., par son côté signifié/signifiant, il serait intéressant de la percevoir comme un événement, une métaphore, un invisible, par son côté évocateur, ce qui est une autre façon peut-être de faire justice à sa modalité de donation, puisque la rencontre avec cette expression m'est arrivée de façon inattendue, en « spectateur phénoménologisant » (Fink, 1994), en instaurant du coup un monde de possibles imprévus, faisant allusion à tout un pan historique, socio-biographique et culturel qui n'est que trop affiché ici.

Ma précompréhension de cette formule découle probablement de mon statut de francophone algérien, ayant déjà eu, par le passé, une certaine sensibilité à des phénomènes de ce type. Ce passé n'inclut pas uniquement ma vie à Ténès, mais aussi toute une biographie socio-langagière construite au contact de jeunes sujets Algérois, lors de mes études universitaires puis de recherche scientifique, à Alger. Elle émanerait aussi d'une certaine connivence relationnelle que je partagerais avec certains locuteurs/interprètes/consommateurs destinataires de cette affiche, dans le monde de la vie, de façon préscientifique, prédonnée, antéprédicative :

« La dimension prédonnée de l'expérience fait d'emblée monde, même si ce monde n'est pas directement thématisé dans l'ensemble de ses objets. Elle se déploie comme un « champ » (*Feld*), c'est-à-dire comme un domaine ouvert du sens de l'expérience, dont l'ordre « objectif » est relatif au regard qui se porte sur lui. Plus précisément, la dimension prédonnée de l'expérience nous renvoie à un ensemble cohérent de

²⁶ Les soulignements sont de mon fait.

potentialités relatives les unes aux autres, elle nous livre son lot d'objectités qui ne sont pas encore données mais pourraient l'être, pour peu que l'attention se dirige sur elles » (Perreau, 2013 : 212).

C'est dire donc que, puisque nous sommes ouverts au monde, nous en recevons continûment du sens mais non encore catégorisé, thématiqué, prédiqué, etc. La donation de ce sens se dépose dans une zone prélogique où justement gît un ensemble de potentialités significatives qui sont en attente d'être activées, « exprimées » par un moi phénoménologisant, qui constitue du sens en portant sur elles une attention, un intérêt. En découle la conséquence que je n'accède finalement au sens des autres (langues, altérités, phénomènes, etc.) qu'en vertu d'une certaine ouverture de mon être à leur égard, d'une co-naissance qui s'origine dans le monde de la vie, la vie ici étant entendue comme celle du sujet et non pas au sens biologique, et le monde y est pensé comme relatif-subjectif donc soustrait à toute réduction objectiviste, qui le pense comme une totalité d'objets qui s'entre-déterminent causalement

« le monde n'est jamais donné au sujet et aux communautés de sujets autrement que comme valant de façon subjective-relative pour eux, avec ce qui fait chaque fois son contenu d'expérience, et comme un monde qui reçoit toujours dans la subjectivité et à partir d'elle de nouvelles modifications de sens » (Husserl, 1976 : 271-272).

Le concept du « monde la vie » me semble ainsi traduire ma sensibilité, mon expérientiation de l'expression « *fraichki rouhak* » ; celle-ci m'est donnée ici dans un univers précompréhensif à la fois sous un mode subjectif, renvoyant à toute mon histoire biographique et socioculturelle ténésienne²⁷ mais aussi relatif à toute cette pluralité de mondes sociaux, qui constituent les altérités avec qui je partage partiellement, différemment quotidiennement, la vie. Parce que le monde n'est pas un étant²⁸ mais le sol, le terreau sur lequel s'engendre et prennent sens tous les étants, il est l'horizon à partir duquel les significations potentielles, qui ne sont pas encore thématiquées, mises au jour, mais qui peuvent l'être pour peu que le regard ou la perception se portent sur elles.

Comprendre ainsi les formes innovantes comme expériences prédonnées dans le monde de la vie permet de laisser une marge de manœuvre plus large pour le sociolinguiste PH. Celui-ci ne se limiterait plus alors, en cartésiano-positiviste, à découper le matériau observable en unités disjointes, mais cherche plutôt à comprendre la façon dont il peut accéder à une altérité qui advient en elles, qui s'est laissée portée en elles, en choisissant de ne pas s'arrêter à l'analyse des faits, structures linguistiques, etc. mais en allant plus loin, à la recherche de ce qui a permis cette forme linguistique parmi tant de possibles expérientiels qui ne sont pas nécessairement exprimés en mots (sentiments, moments biographiques, sensibilité, etc.)

N'est-ce pas ainsi peut-être que la plupart des interprétations des chercheurs, données aux causes des créations lexicales, sont imputables au caractère fonctionnel

²⁷ Un autre exemple de sensibilité exprimée sous formes d'innovation a été donné par Becetti (2016a).

²⁸ Terme générique qui subsume à la fois les choses et les êtres mais considérés sous leur aspect tangible, visible, audible.

et sémiotique des langues et non pas plutôt au caractère expérientiel, subjectif/relatif²⁹ du sujet :

« L’horizon n’est pas donné, mais seulement prédonné, au sens nous avons conscience de son existence au moment de la donation, mais nous n’en avons pas conscience comme nous avons conscience d’un objet. Il est « là » sans être vraiment présent » (Perreau, 2013 : 297).

4. Innovation, alternance, croyance : quelques pistes conclusives

Me voici, en définitive, en train de me demander si j’ai bien fourni quelques éléments de réponse à la lettre de la question du titre de ce texte. La théorie du CS peut-elle continuer d’être pertinente après l’élucidation de ses fondements pragmatistes, sémiotistes, positivistes ? Garde-t-elle encore une portée heuristique au vu de certains de ses impensés fondamentaux, liés entre autres à son inscription dans une forme de sociolinguistique, hégémonique, élaborant le sens des autres à partir d’indices matériels, contextualisés³⁰, interprétés localement, etc. ? Bref, faut-il encore continuer à y croire ?

La réception faite de certains phénomènes de francophonies algériennes sous un régime d’interprétation privilégiant une entrée par les courants PH, donc une sensibilité au sens global, métaphorique, expérientiel, relatif/subjectif, événementiel, antéprédicatif donne à penser que cette théorie n’a pas beaucoup de place dans une perspective compréhensive où les autres sont toujours pensés relationnellement dans un monde qui nous est commun et dont il est difficile de discerner la cause de l’effet, le tout et les parties, etc. Toutefois, il serait peut-être encore sinon prématuré, du moins aventureux de vouloir jeter le bébé (le désignant « CS ») avec l’eau du bain (son arrière-plan pragmatiste, sémiotiste), le débat épistémologique au sein de

²⁹ Même l’argument brandi par les tenants de la « sociolinguistique hégémonique » (Robillard, 2016b), celui relatif aux fonctions cryptiques ou ludiques qui sont invoquées à tout bout de champ pour expliquer la genèse des néologismes ne me semble pas caractériser au premier chef l’essence des formes innovantes. Celles-ci peuvent certes être comprises dans un sens fonctionnel mais juste à titre primaire ; cela nécessiterait en effet un travail secondaire, de type herméneutique qui vise à en creuser la portée en allant dans le sens d’une compréhension du pourquoi de leur émergence, des façons dont les agents font l’expérience, questions souvent occultées au profit d’une focalisation sur leurs seules fonctionnalités en contexte.

³⁰ Même si le contexte est inclus centralement dans l’épistémologie des approches hégémoniques en sociolinguistique et pris comme pourvoyeur de sens en fonction de la pertinence des critères, paramètres choisis par le chercheur, cela ne sauve pas, pour autant, ces démarches de leur penchant sémiotique puisque le contexte vient conférer une couche de significations à un texte déjà-là (ensemble de paroles, discours, interactions, bref. signes), avec le sentiment qu’il y a une marge de manœuvre rendue possible par le travail de contextualisation. Or, selon le point de vue PH, le contexte est déjà prédéterminé par l’expérience du chercheur, ses attentes, son histoire, son projet, etc. et cela avant même que les phénomènes en jeu ne soient significatifs et rendus pertinents. A cet égard, je fais miennes les interrogations formulées à ce propos par Castellotti, Debono, Pierozak (2017 : 99) : « *Qui sélectionne et choisit les “éléments et phénomènes”, qui “retient” les composantes qu’il juge pertinentes pour constituer le contexte, et, précisément, à partir de quel “point de vue adopté”, pourquoi il effectue ce choix, à partir de quelles interprétations, fondées sur quelles anticipations, quelle(s) histoire(s), quel(s) projet(s) il veut déterminer ce qui “fait contexte”* ».

la sociolinguistique étant loin aujourd'hui de constituer un thème fort³¹, la plupart de travaux s'accommodent d'une position théorique de compromis, lesquels préfèrent donc ne pas compromettre leurs acquis conceptuels, épistémologiques, etc. et cela, non en les défendant, ce qui serait une forme démocratique et éthique de faire de la recherche, mais en optant pour le choix de ne pas les mettre en débat.

Ce texte a donc tenté de mettre au jour la tension qu'il y a à porter à la discussion deux façons de faire et de concevoir la pluralité linguistique, en les articulant autour de la théorie du CS. Si celle-ci est un phénomène de langue, parmi tant d'autres, il ne serait pas sensé de prétendre ne pas y croire. Or, au vu de ses implications pragmatistes, tendanciellement sémiotistes, on ne peut donc continuer à y croire sous ce régime-là, étant donné qu'il existe d'autres postures d'être-au-monde, plus antérieures aux signes, « originaires » (Feussi, 2016), anté-rationnelles, antéprédicatives, qui pensent les relations langues, autres, sens comme étant posées sur un « déjà-là qu'il faut recevoir à sa façon » (Feussi, *ibid.* : 239).

Prises au sérieux et intégrées dans un débat plus large, ces considérations éthiques, épistémologiques pourraient avoir en effet des prolongements politiques dans la mesure où elles peuvent contribuer un tant soit peu à ce que la sociolinguistique algérienne ne demeure pas emprisonnée dans une espèce de mimésis, qui se modèle sur le miroir que lui renvoient les théories occidentales, post-coloniales, orientalistes, etc. mais qu'en revanche elle accepte, par « une double critique » (Khatibi, 2002) son versant africain et ne tourne pas le dos à son terreau méditerranéen pluriel, constitué originellement d'hétérogénéités francophones, arabophones, berbérophones, etc. Une telle attitude d'ouverture devrait donc permettre que soit possible d'admettre des altérités sociolinguistiques dont la compréhension ne passe pas uniquement pas des signes, des méthodes, des protocoles, des enquêtes empiriques, etc. ; mais aussi, ne serait-ce qu'à titre partiel, à travers des expériences, des relations, des sensibilités, des ancrages historiques, socio-bio-graphiques et culturels, des projections esquissées à partir d'un passé assumé dans sa diversité, antagonisme, ambiguïté, etc. pour un futur dont le sens ne peut s'élaborer que de façon contingente, événementielle.

Bibliographie

- ALI-BENCHERIF, M-Z. (2010). *L'alternance codique arabe dialectal/français dans des conversations bilingues de locuteurs algériens immigrés/non-immigrés*, Thèse de doctorat EDAF, Université de Tlemcen.
- ALVAREZ-CÁCCAMO, C. (1998). « From "switching code" to "codeswitching" : Towards a reconceptualisation of communicative codes », in P. Auer (éd.), *Codeswitching in conversation*, London, Routledge, pp. 29-50.

³¹ A cela près, il faudrait quand même faire mention de certaines tentatives systématiques de quelques chercheurs (Robillard, 2016, éd.) dont la thématique épistémologique constituent un projet scientifique à part entière.

- AUER, P. (1999). « From codeswitching via language mixing to fused lects : toward a dynamic typology of bilingual speech », *International Journal of Bilingualism*, vol. 3, pp. 309-332.
- BECETTI, A. (2012). *Approches sociolinguistiques des répertoires verbaux des jeunes algériens : pratiques et représentations*, Thèse de doctorat algéro-française (EDAF), Ecole Normale Supérieure de Bouzaréah, Alger.
- BECETTI, A. (2016a), « Langues, jeunes, pouvoirs, idéologies : quelques fenêtres sociolinguistiques sur les relations genrées en Algérie », *Cahiers de Linguistique*, n° 41/2, p. 51-72.
- BECETTI, A. (2016b). « Quelques réflexions critiques autour des orientations phénoménologiques-herméneutiques en sociolinguistique : épistémologie, différence, compréhension. Relectures éthiques », *GLOTTOPOL* n° 28, pp. 242-264
- BENTAHILA, A., & DAVIES, E. (1983). « The Syntax of Arabic-french Code-Switching », *Lingua* n° 59, pp. 301-330.
- BLOM, J.-P. & GUMPERZ, J. J. (1972). « Social Meaning in Linguistic Structures : Code-Switching in Norway », in Gumperz, J. J. & Hymes, D., *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, NYC, Holt, Rinehart and Winston, pp. 407- 434.
- BOUAMARANE, A. (1988). « Arabic-French codeswitching in Algeria », *Études et recherches en Linguistique et en sociolinguistique*, Document n° 8, pp. 1-74.
- BOUCHERIT, A. (1987). « Discours alternatif arabe-français à Alger », *La linguistique*, vol. 23, pp. 117-129.
- CASTELLOTTI, V. (2011). « Alternances, parlars plurilingues, interlecte ? Quelle(s) terminologie(s) pour quelle(s) conception(s) de la pluralité ? », *Langues et cité, Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques*, n° 17, pp. 4-5.
- CASTELLOTTI, V. (2017). *Pour une didactique de l'appropriation*, Paris, Didier.
- CASTELLOTTI, V., DEBONO, M. et PIEROZAK, I. (2017). « Contextualisations didactiques et didactologiques. Suite du débat », *Contextes et Didactiques*, n° 9, pp. 96-105.
- CASTELLOTTI, V., DEBONO, M. et HUVER, E. (sous presse). « Contexte, contextes, contextualisation en DDdL D'une didactique contextualisée à une didactique diversitaire », in Babault, S., Bento, M. & Spaeth, V., *Tensions en didactique des langues : entre enjeu global et enjeux locaux*, Berne, P. Lang.
- CHACHOU, I. (2011). *Aspects des contacts des langues en contexte publicitaire algérien : Analyse et enquête sociolinguistiques*, Thèse de doctorat EDAF, Université Ibn Badis, Mostaganem.
- CHACHOU, I. (2013). « Langues de la publicité et publicisation des langues dans la presse algérienne d'expression arabophone », *Études*, pp. 179- 199.
- DABENE, L., BILLIEZ, J. (1984), *Recherches sur la situation sociolinguistique des jeunes issus de l'immigration* (première partie), Rapport ronéoté, Université de Grenoble III.
- DEBONO, M. (2016). « Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone) », *GLOTTOPOL* n° 28, pp. 190-205.
- FEUSSI, V. (2016). « “Croyance originaire” et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ? », *GLOTTOPOL* n° 28, p. 226-241.
- FINK, E. (1994). *Sixième méditation cartésienne*, Grenoble, Jérôme Million.

- GADAMER, H-G, (1996). *Vérité et méthode*, Paris, Seuil [trad. de P. Fruchon].
- GAL, S. (1987). « Codeswitching and consciousness in the European periphery », *American Ethnologist* 14, 4, pp. 637-653.
- GROSJEAN, F. (1982). *Life with two languages*, Cambridge, Harvard University Press.
- GUMPERZ, J.J. (1982). *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GUMPERZ, J.J. (1989a). *Engager la conversation : introduction à la socio-linguistique interactionnelle*, Paris, Minuit.
- GUMPERZ, J. J. (1989b). *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.
- HELLER, M. (1995). « Code-switching and the politics of language », in MILROY, L. et P. MUYSKEN (éd.), *One speaker two languages. Cross-disciplinary perspectives on code-switching*, New York, Cambridge University Press, pp. 158-174.
- HOCKETT, Ch. (1987). *Refurbishing our Foundation*, Amsterdam / Philadelphia, Penn, John Benjamins.
- HUSSERL, E. (1976). *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, [tr. fr. par GRANEL, G.].
- KACHRU, B. (1983). « On mixing » in KACHRU, B., (éd.), *The Indianization of English : The English language in India*, New Delhi, Oxford University Press, pp. 193-207.
- KHATIBI, A. (2002). *Chemins de traverse. Essai de sociologie*, Rabat, Éditions OKAD.
- KLINKENBERG, J-M. (2000). *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.
- LEVINAS, E. (1965). « Énigme et phénomène », *Esprit*, n° 339, pp. 1128-1142.
- MACSWAN, J. (2005a). « Précis of a Minimalist Approach to Intrasentential Code Switching », *Rivista di Linguistica* 17.1, pp. 55-92.
- MACSWAN, J. (2005b). « Codeswitching and generative grammar : A critique of the MLF model and some remarks on “modified minimalism” », *Bilingualism : Language and Cognition*, n° 8/1, pp. 1-22.
- MALEK, A. (2007). « La transition de l'intra-phrastique à l'inter-phrastique dans les usages conversationnels des étudiants algériens », *Synergies Algérie* n° 1, pp. 49-62.
- MERABTI, N. (1991). *Pratiques bilingues et réseaux personnels de communication. Enquête auprès d'un groupe d'adolescents issus de l'immigration algérienne dans la région grenobloise*, Thèse de doctorat, Université Stendhal - Grenoble III.
- MUYSKEN, P. (2000). *Bilingual speech : A typology of code-mixing*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MYERS-SCOTTON, C. (1993). *Duelling Languages*, Clarendon Press, Oxford.
- OUHASSINE, Ch.-M. (2016). *Mise en mur et mise en discours du bi-plurilinguisme et de la question identitaire dans le paysage linguistique urbain des villes algériennes*, Thèse de doctorat, Université de Tlemcen.
- PERREAU, L. (2013). *Le monde social selon Husserl*, Dordrecht, Springer, *Phaenomenologica* n° 209.
- POLACK, S. (1980). « Sometimes I'll start a sentence in Spanish Y TERMINO EN ESPAÑOL : toward a typology of code-switching », *Linguistics* 18, pp. 581-618.

- POPLACK, S. (1988). « Conséquences linguistiques du contact des langues : un modèle d'analyse variationniste », *Langage et Société*, n° 43, pp. 23-46.
- RHAZAL, S. (2006). *Le français parlé par des immigrés marocains à Rennes : analyse sociolinguistique du contact des langues*, Thèse de doctorat, Université de Rennes 2.
- RICHIR, M. (2000). *Phénoménologie en esquisses. Nouvelles fondations*, Grenoble, Jérôme Million, Coll. Krisis.
- ROBILLARD, de D. (2013a). « « Interlecte » : outil ou point de vue épistémologique sur « la » linguistique et les langues ? Sémiotique ou herméneutique ? », in Simonin, J., Wharthon, S. (éd.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS Editions, pp. 265-283.
- ROBILLARD, de D. (2013b). « Décaper les contacts de langues par une vision interlectale », *CLAIX*, n° 24, pp. 49-58.
- ROBILLARD, de D. (dir.). (2016a). *Épistémologie et histoire des idées sociolinguistiques*, *GLOTTOPOLE* n° 28, revue de sociolinguistique en ligne.
- ROBILLARD, de D. (2016b). « Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort », *GLOTTOPOLE* n° 28, pp. 121-189.
- ROBILLARD, de D. (à paraître). « Apports d'une sociolinguistique mauricianiste : éthique et politique de la réception », *Cahiers internationaux de sociolinguistique* n° 17, 24 p. (Version inédite).
- ROMANO, C. (2010a). *L'aventure temporelle*, Paris, PUF.
- ROMANO, C. (2010b). *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- ROMANO, C. (2012). « La phénoménologie doit-elle demeurer cartésienne ? », *Les Études philosophiques*, n° 100, p. 27-48.
- TABOURET-KELLER, A. (2008). « Langues en contact : l'expression contact comme révélatrice de la dynamique des langues », *Journal of language contact* n° 2, pp. 7-18.
- TALEB-IBRAHIMI, Kh. (1997). *Les Algériens et leurs langues*, Alger, Dar El-Hikma, 2^e édition.
- ZIAMARI, K. (2008). *Le code switching au Maroc. L'arabe marocain au contact du français*, Paris, L'Harmattan.